

Mémoire et mémoires à l'œuvre : enquête sur le refuge des Juifs en Cévennes (1940-1944)

Anny Bloch-Raymond, socio-ethnologue, CNRS

Centre d'Anthropologie sociale-EHESS, CNRS, UTM

Article publié dans la revue Ethnologie française, Des mondes juifs contemporains, 2013, 4, p.691-699

Résumé

Un regard historique et ethnologique sur les modes de survie des Juifs réfugiés en Cévennes durant la Seconde Guerre mondiale révèle comment la protection des habitants, l'influence des réseaux de pasteurs tout comme leurs propres rôles actifs dans la vie au quotidien ont permis de sauver plus de mille d'entre eux. Il permet d'appréhender leur capacité à s'adapter à un monde inconnu, à adopter les règles de conduite, à échanger avec la population d'accueil, à se fondre dans leur environnement afin d'éviter d'être visibles. Cette aptitude à la recomposition et à la transformation est profondément ancrée dans les fondements même du judaïsme.

En Cévennes, après la Révocation de l'Edit de Nantes, le 18 octobre 1685, les Huguenots ont bravé l'interdiction de pratiquer le culte réformé. Ils ont tenu des assemblées, combattu l'armée royale aux côtés des Camisards (1702-1704), ont témoigné leur attachement à la Réforme par les moyens les plus secrets. Depuis plusieurs siècles, ils manifestent un esprit de résistance en luttant contre toute entrave à leur liberté de culte. Les Cévennes constituent une de ces hautes terres de la mémoire huguenote avec la Drôme, le plateau Vivarais-Lignon, la Haute Ardèche qui deviennent, entre 1940-1944, le lieu de refuge des minorités

traquées¹. Comment les Cévennes sont-elles devenues un espace de protection ? Qui s'y cachait durant ces années de guerre représente le premier temps de ce travail. La mémoire du refuge juif par l'enquête conduite par les historiens et l'association du Club cévenol débutée en 1982². Colloque en 1984 et publication de l'ouvrage, *Cévennes, Terre de refuge 1940-1944* comme les éditions qui suivirent m'ont permis de déceler combien la mémoire s'élaborait par strates successives. La rencontre de témoins comme les publications de l'ouvrage qui suivirent provoquèrent la mémoire d'autres acteurs de cette période qui participèrent alors à la construction des événements cette époque selon un phénomène d'accumulation dans le cadre de ma participation au colloque de Valleraugue en 1984,³ Je la confronte ensuite à mes souvenirs personnels et à un travail sur les lieux mêmes du refuge entre 2009-2012. Moi-même, enfant cachée dans les Cévennes, je témoigne en conservant la rigueur et la distance qui s'impose au travail scientifique. Je questionne le silence familial sur les événements les plus douloureux et répare une dette à l'égard des sauveurs. Ce travail de mémoire à la fois collectif et individuel prend aussi la mesure de la terrible épopée vécue par mes proches et les réfugiés dans leur ensemble et veut

¹ Patrick Cabanel, [1998], 2013, *L'Histoire des Cévennes*, Paris, PUF, pour Chambon sur Lignon, parmi les nombreux ouvrages parus, citons le dernier, *La Montagne-Refuge. Accueil et sauvetage des Juifs autour du Chambon-sur-Lignon*, 2013, (sous la dir de Patrick Cabanel, Philippe Joutard, Jacques Sémelin, Annette Wieworka), Paris Albin Michel.

² Paul Arnal étudiant en théologie protestante a été le fondateur du Club Cévenol au service des Cévennes et des Causses. Philippe Joutard, son président en 1975-2001 l'orienta vers l'histoire orale, la mémoire et le patrimoine culturel avec l'aide de Daniel Travier, Jean Noel Pelen, Jacques Poujol. Ce travail se poursuit sous la présidence actuelle de l'historien Patrick Cabanel. Voir <http://www.club-cevenol.org/fr/histoire.php>.

³ Ce colloque a été l'aboutissement de l'enquête conduite par le Club Cévenol et s'est tenu en août 1984.

signifier la lente élaboration de ces mémoires construites par accumulation de strates successives que les temps présents.⁴

Porter un regard sur les modes de survie du monde juif dans une terre qui lui est inconnue et présenter le rôle actif de ces réfugiés, tel est mon projet.⁵ Leur capacité à s'adapter à un monde étrange, à en adopter les règles de conduite et les modes de vie contribue à leur survie. Ils se sont appuyés sur le principe talmudique selon lequel les lois et les usages du pays d'accueil leur sont applicables et obligatoires : « *Dina demalkhouta dina* », la loi du royaume est la loi.⁶

Pour appréhender la situation des Juifs en Cévennes durant la Seconde Guerre mondiale, il est nécessaire de connaître plus globalement qui y habitait et quels sont les exilés qui y ont trouvé abri.

Les réfugiés en Cévennes

Selon l'historien du protestantisme et de la Résistance, Jacques Poujol, se retrouvent en France différentes vagues d'antifascistes allemands à partir de 1939.⁷ L'on en distingue traditionnellement trois : celle de 1933, l'avènement d'Hitler et de 1934 à la suite des lois de raciales de Nuremberg, la seconde novembre 1938, succède à la nuit de Cristal, la troisième vague de 1939, celle de

⁴ Voir Ivan Jablonka, 2012, « Ecrire l'histoire de ses proches », *Pour une micro-histoire de la Shoah* », (sous la dir. de Claire Zalc, Tal Bruttman, Ivan Ermakoff et Nicolas Mariot), Paris, Seuil, pp.35-59.

⁵ Ce travail prend appui sur les analyses d'Alain Corbin, Nicole Lapierre, Jean Charles Szurek, contributeurs à l'ouvrage, *Enfants cachés, Analyses et Débats*, (sous la dir. de Danièle Bailly), 2006, Paris, L'Harmattan.

⁶ René -Samuel Sirat, 2006, (sous la dir. de)°, *Héritage de Rachi*, Paris, Tel Aviv, Editions de l'Eclat pp.70-71

⁷ Archives de la préfecture de Lozère, voir Jacques Poujol, « La phase préparatoire du maquis allemand, Henri Cordesse », « Remarques sur les Allemands antinazis », J. Poujol, P. Cabanel, P. Villain, et D. Schaul, « Silhouettes de réfugiés allemands », in *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, (sous la dir Philippe Joutard, Jacques Poujol, et Patrick Cabanel), [1987,] 5^e éd 2012, Nouvelles Presses du Languedoc, pp. 89-93, pp.. 103-106, et pp. 107-127.

l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche. Réfugiés autrichiens, allemands antinazis, juifs pour les deux tiers d'entre eux optent pour la Hollande, la Belgique, la France. En France, les Juifs allemands et autrichiens sont internés en avril 1940 comme ressortissants « ennemis ». Ils sont libérés ou s'échappent vers le 10 juin alors que l'armée allemande prépare son entrée à Paris.⁸ En février, mars 1939, arrivent en France les anciens combattants des Brigades internationales de la Guerre d'Espagne et des Républicains espagnols. Pour les hommes, des camps de travail étrangers (GTE) sont mis en place par le gouvernement de Vichy. En Lozère près de Mende, s'ouvre le 21 janvier 1939, le camp de Rieucros est le premier centre de rassemblement dans lequel hommes et femmes étrangers, militants, politiques de divers pays qualifiés d'indésirables sont détenus.⁹ Les premiers allemands antinazis qui résident librement en Cévennes se trouvent au Collet de Dèze selon Jacques Poujol.¹⁰ Ils jouissent d'une relative liberté. A partir des premières rafles des juifs étrangers en 26 août 1942 et de l'invasion de la zone Sud par la Wehrmacht, le 11 novembre 1942, les Allemands antinazis se réfugient dans la clandestinité. Certains ont rejoint les maquis cévenols, fin 42 début 43

⁸ Voir l'épisode de l'internement dans le camp de travail de Saint-Just-en-Chaussée (Oise) et de la fuite des réfugiés autrichiens dans la trilogie *Welcome in Vienna*, 1^e partie, réalisée par Axel Corti, 1986.

⁹ En application du décret loi du 12/11/1938 concernant les étrangers indésirables, le 1^{er} "centre de rassemblement" (plus tard camp de concentration) de Rieucros en Lozère est mis en place par un nouveau décret du 21/01/1939. Il héberge en février quarante hommes (réfugiés autrichiens et juifs allemands anti-nazis). Y sont internées des "Brigadistes" et des réfugiées espagnoles. : <http://www.rieucros.org/contexte/contexte.php> consulté le 4 mars 2013. Les camps d'internement et de regroupement en Lozère peuvent être consultés sur le site : <http://www.ajpn.org/commune-Vialas-48194.html> et ceux du Gard : <http://www.ajpn.org/departement-Gard-30.html>.

¹⁰ Jacques Poujol, « La phase préparatoire du maquis allemand », *op.cit.*, p.91.

dans lesquels ils côtoient de jeunes, réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO).

En 1940 d'abord, en 1942, en plus grand nombre, des réfugiés venant de l'Europe entière, belges, roumains, polonais, autrichiens, espagnols, juifs pour deux tiers d'entre eux, cherchent à se cacher dans les différentes vallées cévenoles, essentiellement grâce au réseau des pasteurs et à la solidarité de leurs paroissiens. Les réfugiés étrangers sont rejoints par les juifs français. Ils viennent de la zone occupée dans une première étape et trouvent ensuite un logement dans les villes du Sud, (Nîmes, Montpellier), du sud ouest, (Bordeaux), du centre, (Limoges, Périgueux) et de l'Est, (Grenoble). Dans un troisième temps, ils rejoignent les Cévennes dans lesquels ils résident dans des hameaux et villages. Ils se cachent dans les vallées étroites au nord-ouest du Gard, Valleraugue, Labécède, les communes de Lasalle, L'Estréchure, Saumane, Soudorgues, au pied de l'Aigoual. La ligne ferroviaire, Paris-Clermont-Ferrand-Nîmes les conduit au Nord d'Alès dans les bourgs de Génolhac (Gard) et puis dans les villages de montagne de Vialas, Vébron, Saint Germain de Calberte en Lozère. Dans ces dernières localités, les Juifs ont représenté jusqu'à 8 ou 10 % de la population dans les années 1940. De fait, on trouve des réfugiés juifs disséminés dans toutes les Cévennes, ce qui diffère du plateau du Lignon Vivarais sur lequel se concentre près un grand nombre de juifs pour une population de 24 000 habitants, selon

Patrick Cabanel.¹¹ La plupart d'entre eux quittent les Cévennes dès la libération, en septembre-octobre 1944.

Les dits et non-dits de la mémoire: le travail des historiens

Philippe Joutard, Jacques Poujol, souhaitent célébrer le quarantième anniversaire de cette période durant lesquels étaient cachés en Cévennes une grande diversité de population. L'enquête orale conduite par le Club Cévenol à partir des années 1980 s'est de prime abord heurtée aux résistances du monde protestant comme à celles des familles juives qui avaient trouvé abri dans les Cévennes. Les récits recueillis révélaient les difficultés d'évoquer cette période. Du côté des Cévenols, le refuge des juifs avait été ce que Jacques Poujol avait appelé un « non événement ». Les habitants n'avaient fait que leur devoir, devoir lié à une longue histoire de résistance et de persécution. Il n'y avait pas lieu de l'évoquer. Modestie, sens du secret étaient à la source de ces refus de parler ou à l'origine des difficultés de l'enquête. Un des témoins avait traduit l'opinion de nombreux habitants: « On n'en parlait pas spécialement, on vivait la vie de tous les jours et quand cela revenait, la discrétion était de mise ». De fait, après guerre, l'évocation de la Résistance armée avait occulté celle de la résistance civile, anonyme, clandestine et silencieuse, résistance de la protection des populations persécutées, longuement analysée, quelques années plus tard, par Jacques Sémelin.¹² Les témoignages, peu explicites, indiquaient que les interlocuteurs

¹¹ Patrick Cabanel, "Le sauvetage des juifs dans le monde rural: essai de typologie à partir de la variable protestante", (sous la dir. de P. Cabanel et J. Fijalkow), *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris, 2011, p. 33-44

¹² Jacques Sémelin, 1989, *Sans armes face à Hitler. La résistance civile en Europe (1939-1945)*, Payot ; Jacques Sémelin, 2011, *Face au totalitarisme, la Résistance civile*, Paris, André Versaille ; Jacques Sémelin,

rencontrés désiraient tourner la page et vivre. Les faits de sauvetage méritaient-ils d'être cités ? Au colloque de Valleraugue, logeurs et témoins juifs avaient pu confronter leurs mémoires, 40 ans après les faits. La publication de la première édition de l'ouvrage, *Cévennes, terre de refuge (1940-1944)*,¹³ en 1987, s'ensuivit. Par la suite, les témoignages s'ajoutèrent peu à peu aux éditions successives jusqu'à la plus récente, celle de 2012, grâce à l'engagement des historiens-éditeurs. Ils révélaient des situations conflictuelles, celles des maquisards versus des habitants et des réfugiés qui redoutaient les représailles. Cette mémoire ne se voulait pas hagiographique, elle mentionnait l'existence des escrocs ou des traîtres. L'on y découvrait les diverses filières, celle des pasteurs, liée à des employés de préfecture, celle des secrétaires de mairie, des instituteurs qui avaient joué un rôle essentiel dans la protection des réfugiés tout comme le rôle de certains gendarmes avertissant, sous forme codée, les juifs de leurs prochaines venues. Plus de 1000 juifs s'étaient réfugiés en Cévennes. La collecte des auteurs du colloque fut évolutive, enrichie de nouveaux témoignages, comme si les publications successives venaient convoquer les souvenirs de réfugiés qui ne s'étaient pas encore manifestés.

Cependant subsistaient des silences, silences de ceux dont les parents avaient été déportés, ceux dont le témoignage était trop douloureux, ceux qui n'avaient pas reçu d'écoute attentive, ceux qui ne voulaient plus en entendre parler. Maurice Halbwachs dans son ouvrage *La Mémoire collective* souligne la séparation que

2013, *Persécutions et Entraides dans la France Occupée. Comment 75% des Juifs en France ont échappé à la mort*, Paris, Éditions Les Arènes ; P. Cabanel et J. Fijalkow (dir.de) 2011, *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris.

¹³ *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944, op.cit.*, Les Presses du Languedoc, Club cévenol, éd. 1987.1988, 1994, et Club cévenol, Nouvelles éditions Presses du Languedoc, 2006, 2012.

la parole implique, telle une échappée de soi : « Les souvenirs qu'il nous est difficile d'évoquer sont ceux qui concernent notre bien le plus exclusif comme s'ils ne pouvaient s'échapper aux autres qu'à condition de nous échapper à nous même. »¹⁴

Mémoires de guerre au quotidien : le regard ethnologique

J'ai entrepris, parallèlement au travail d'histoire orale et archivistique du Club Cévenol, une enquête qui s'est déroulée en deux temps : enquête orale auprès d'une vingtaine de réfugiés en 1984 et ensuite une recherche plus extensive sur les lieux mêmes du refuge de 2009 à 2012 dans le but d'établir un dossier de *Juste parmi les Nations*.¹⁵ En réalité, ce n'était pas mon seul propos. Il était aussi de construire des mémoires de guerre au quotidien et d'appréhender l'existence et les façons de survivre de ces familles.

La guerre ne m'avait été racontée que sous la forme de faits extraordinaires, de caches successives, d'événements à haut risque et de la déportation de cousins. Je m'étais bien gardée d'explorer la vie au quotidien de mes proches durant ces années là : de quoi vivaient-ils, comment avaient-ils survécu et quelles relations avaient-ils entretenues avec leurs hôtes? Aucune histoire familiale n'avait été élaborée à l'exception de celle d'un médecin historien dont le travail allait m'être précieux.¹⁶ Les photos qui témoignaient des lieux, des sensibilités comme les récits de proches et des réfugiés m'ont alors largement aidé à reconstruire ces

¹⁴ Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Albin Michel, 1950, 2^e éd., 1999, .p. 92

¹⁵ Les personnes reconnues « Justes parmi les Nations » reçoivent de Yad Vashem un diplôme d'honneur ainsi qu'une médaille sur laquelle est gravée cette phrase du Talmud : « Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier ». Il s'agit de la plus haute distinction civile de l'Etat d'Israël.

¹⁶ Lucien Simon, *Les juifs de Nîmes et du Gard durant la Seconde Guerre mondiale de 1939-1944*, Nîmes, éd. Lacour, 1985.

événements. Comme l'écrit Nicole Lapierre : « Nous-mêmes, enfants devenus adultes, longtemps nous n'avons pas pu, pas su ou pas osé sonder ce désespoir secret qui enveloppait tout le passé familial ». ¹⁷

Lors d'un premier travail, j'avais constaté qu'aucune des personnes contactées parmi les vingt-huit résidant pour la plupart à une centaine de kilomètres des lieux de refuge en Cévennes, n'avait gardé de lien avec les familles d'accueil et n'était retournée en Cévennes depuis quarante ans. Ces montagnes aux vallées resserrées, peu accueillantes en apparence, n'étaient pas, dans les années d'après guerre, des lieux de tourisme mais le territoire privilégié des familles protestantes. La mer et l'exploration des plages méditerranéennes dans les Citroën familiales étaient plus favorables à la santé des enfants, un lieu de vacances agréables pour tous.

J'avais pu observer que ni dans les villages de Valleraugue, de Taleyrac, de La Bécède dans le Gard ou celui de Vialas en Lozère, les familles vivaient dans la clandestinité. Il s'agissait davantage de discrétion. A l'arrivée des familles, dans le village, la gendarmerie venait leur rendre visite afin de vérifier leur identité. Ils se déclaraient pour la plupart d'entre eux juifs. ¹⁸ Certains s'étaient inscrits à la mairie pour obtenir des tickets d'alimentation. Les plus jeunes allaient à l'école sous leur vrai nom. Cependant, d'autres devaient rester invisibles notamment à cause Service du Travail Obligatoire (STO) : ils étaient cachés dans des greniers ou avaient rejoint le maquis. Personne n'était censé connaître l'identité des réfugiés, j'avais ainsi écrit : « Si l'on se reconnaît, on ne se fréquente pas car

¹⁷ A propos de l'absence de récit familial construit et de son impossibilité, je suis en accord avec les paroles de Nicole Lapierre même si les familles évoquées ne viennent pas de Pologne mais de France, de Belgique, d'Alsace de Lorraine ou bien de Nîmes. Nicole Lapierre, « Le Sauve qui peut de la politique et du savoir », Daniel Bailly (dir.de), *Enfants cachés, analyses et débats*, 2006, Paris, L'Harmattan, p.97.

¹⁸ *Hommage aux habitants de Vialas*, Anny Bloch-Raymond (dir.), 28 mai 2011, Jean Paul Léon. pp.11-13, site : www.anny-bloch.net

chacun vivait pour soi, on se cachait ». ¹⁹ L'on ne peut pourtant parler que de semi-clandestinité, exception faite de deux frères, Raoul et Henri, ²⁰ qui n'étaient pas déclarés à la mairie. La population prétendait ne pas savoir, n'en parlait pas. Comme l'analysait Philippe Joutard dans la postface de l'ouvrage, *Cévennes, terre de refuge*, en 1987, persistait la mémoire d'un sentiment d'être relativement isolé mais aussi la sécurité relative qui naît d'une protection collective». ²¹

En 1984, le colloque de Valleraugue dans le Gard avait été un grand moment de retrouvailles entre hôtes et logeurs. Je me souviens cependant des réflexions de mes voisins qui ne comprenaient pas pourquoi les juifs ne mangeaient pas de porc au cours de notre repas. Nos hôtes voulaient volontiers discuter mais le monde juif pour beaucoup d'entre eux se révélait être *terra incognita*.

Nombre de réfugiés n'étaient pas retournés sur les lieux. Des hôtes sauveurs : ils n'en avaient plus entendu parler ou plutôt plus *voulu* en entendre parler. Etrangement, malgré la ferveur et l'émotion qui régnaient durant ces journées, je ne parvenais pas à adhérer totalement à ces rencontres. Je restais à distance. Une méfiance non-dite subsistait. Mais je n'arrivais à en déceler l'origine.

Réaccorder nos mémoires : retour à Vialas 25 ans plus tard

Dans les années 55, j'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans la ville de Nîmes. Mes amies de classe étaient en majorité protestantes. Des proches faisaient partie des éclaireurs unionistes ou des éclaireurs de France mais ne se retrouvaient

¹⁹ *Cévennes, terre de refuge (1940-1944)*, 1988, 2^e éd, Philippe Joutard, Jacques Poujol, Patrick Cabanel (dir), Montpellier, Max Chaleil, Presses du Languedoc, Anny Bloch-Raymond, « Séjour en Cévennes de familles juives originaires de Nîmes et de l'Est de la France », p.156.

²⁰ Les prénoms des habitants, des réfugiés, ont été modifiés quand ils n'ont pas publié leurs propres témoignages.

²¹ Philippe Joutard, éd. 1988 « postface », *idem*, p.335.

pas chez les scouts de France, les catholiques. Il était mieux vu chez les jeunes juifs et plus sélect aussi d'intégrer les éclaireurs unionistes qui avaient d'ailleurs accueilli les Eclaireurs israélites pendant la guerre.²² Les familles juives et protestantes se fréquentaient. Pourtant, peu de mariages existaient entre juifs et protestants. Faisaient exception les alliances conclues entre habitants et réfugiés cévenols ou celles plus tard de proches qui avaient épousé fils de pasteur ou amie d'enfance protestante réfugiée à Nîmes. Si parmi les israélites et les protestants, des connivences religieuses et sociales existaient pourtant, je mesurais aussi le fossé qui nous séparait. J'assistais adolescente aux amitiés judéo-chrétiennes que j'appelais volontiers les « hostilités judéo-chrétiennes ». Je me souvenais qu'elles tournaient souvent au pugilat autour de la question de la légitimité de Jésus, fils de Dieu, du messie et du prosélytisme.

J'avais en tête aussi les conversions au protestantisme d'un certain nombre des membres de ma famille qui avaient provoqué la colère de mes proches. Subsistait un ressentiment à l'égard de pasteurs qui avaient converti des parents ou leurs enfants après ou durant la guerre. Ces actes, certes peu nombreux, effectués à la demande des intéressés, avaient été vécus comme une perte d'identité, une trahison, une renonciation à sa propre histoire, voire même un jeu d'influence. Le monde protestant était de l'autre côté. A Nîmes, comme dans d'autres villes du midi, existait aussi ce clan méprisant de grands bourgeois de la Haute Société Protestante (HSP), sûr de leur bon droit dont j'avais éprouvé, enfant, la suffisance. En réalité, persistait un décalage profond entre le monde juif et le monde

²² A partir de 29 novembre 1941, les Eclaireurs israélites sont dissous comme tous les organismes non culturels juifs. Ils sont contrôlés par le scoutisme français. Les éclaireurs unionistes accueillent les éclaireurs israélites et les petites ailes les plus jeunes se dénomment alors « petites ailes neutres », le terme « israélite » disparaît. C'est grâce au réseau des éclaireurs unionistes que des enfants juifs sont cachés. Entretien avec Jeanne, Nîmes, 13 septembre 2010.

protestant, du fait de rituels de commensalité dissemblables, de l'histoire respective de ces deux groupes et de la diversité de leur assise sociale même si les alliances républicaines au cours du XIXe siècle avaient joué pourtant un rôle considérable.²³ En outre, si des protestants avaient été déportés pour acte de résistance, si des familles avaient caché des juifs au risque de leur vie, ils n'avaient pas tous offert un refuge. Il faut opérer une différenciation entre les milieux ruraux, populaires, souvent exemplaires et les urbains, les pasteurs courageux, les réseaux résistants de La Maison de Santé et de Retraite de Nîmes et des protestants beaucoup plus hésitants voire même collaborateurs.²⁴

Lors de ce travail, en 2009-2012, après avoir rencontré de nombreux habitants du village, entendu les réfugiés qui étaient enfants ou adolescents à l'époque, je me suis interrogée sur les influences auxquelles ils avaient été ainsi exposés.²⁵ Si les réfugiés (malgré quelques arrestations et déportations) avaient été sauvés grâce à la chaîne de solidarité de leurs hôtes en Cévennes, ils devaient aussi leur survie à leur propre capacité d'adaptation, à leur aptitude à comprendre les contraintes de leur nouvelle vie, - un apprentissage qui avait dû par nécessité être rapide -. « C'est au raz des pâquerettes, dans la nature des relations interpersonnelles entre juifs et non-juifs à l'échelle de la vie quotidienne qu'il faut aller chercher le secret des plus efficaces stratégies de survie », avait écrit Annie Kriegel en 1985.²⁶

²³ Patrick Cabanel, 2005 *Juifs et protestants en France, les affinités électives, XVIe-XXIe siècle*, Paris, Fayard.

²⁴ Voir le témoignage de Denise Weill Gerbert et Anny Bloch-Raymond, 2011, *Diasporas Histoire et Sociétés*, 19, PUM, « Péripéties et rôle des réseaux de résistance juifs et protestants, 1940-1944, Toulouse, PUM, pp.147-154 ; Michel Leplay, 2006 *Les Eglises protestantes et les Juifs face à l'antisémitisme au vingtième siècle*, Lyon, éditions Olivétan, p.42-43.

²⁵ Les résultats de ce travail ont été publiés dans la revue *Causses et Cévennes*, 1, 2011, *L'accueil des juifs en Cévennes, 1940-1944, nouveaux documents*, Anny Bloch-Raymond, « Retour à Vialas, sur les traces familiales : Il ne fallait pas que le bébé braille », pp. 183-188.

²⁶ Annie Kriegel, « De la Résistance juive », *Pardés*, 1985, p.202 cité par Jacques Sémelin « Survie et sauvetages des juifs de France, au raz des pâquerettes, éléments pour une nouvelle recherche », *Histoire régionale de la Shoah en France Déportation, sauvetage, survie*, Jacques Fijalkov, Patrick Cabanel (dir.de)

Se fondre dans le paysage

Mon regard se porte non plus du côté des sauveurs dont l'attitude a été prise en compte dans les éditions successives de l'ouvrage *Cévennes, terre de refuge* mais sur la façon de vivre des réfugiés. A lire les témoignages et correspondance, à écouter les récits recueillis lors de mes enquêtes, je suis frappée par la capacité des familles à avoir su s'imprégner d'un environnement étrangement nouveau. Se fondre dans le paysage et prendre les couleurs du milieu environnant apparaît essentiel à leur survie. Ce processus revêt des formes et des gradations variées. Il ne s'agit pas à proprement parler de « marranisme », de conversion forcée accompagnée de rituels de judaïsme cachés survivant mais d'une métamorphose liée au milieu et aux nécessités du moment. La conversion au protestantisme peut être considérée, dans ces circonstances, comme l'étape ultime de ce processus.

Commerçants, artisans, enseignants, d'origine urbaine, les Juifs n'avaient aucune connaissance du monde rural et de l'économie pastorale. En effet la plupart d'entre eux venaient de villes de Pologne, de Belgique, d'Autriche et de France. Si certains réfugiés avaient pu poursuivre leurs activités de médecin, de sage femme, de tailleur, d'autres étaient devenus agriculteurs, d'autres encore bergers, chefs d'entreprises de foresterie. Par précaution, ils avaient parfois adopté

Les éditions. de Paris, Max Chaleil, 2011, p.17-31. Patrick Cabanel, à propos des Juifs sauvés dans le Cantal par Mademoiselle Ferrières, « Les destins des juifs dans le « rural profond » : essai de typologie à partir du sud-est du massif central, *op.cit.*

de nouvelles identités, étaient devenus des cousins lointains du pays d'accueil.²⁷
C'est de cette métamorphose que je souhaite traiter maintenant.

S'adapter à la géographie des lieux

Il avait fallu tout apprendre : à marcher, à se vêtir contre le froid des montagnes, à défricher, apprendre à cultiver en terrasses, élever des moutons, résider dans des fermes isolées. En Auvergne, Martin de La Soudière fait le constat de la même impréparation des réfugiés : « Un jardin est parfois mis à leur disposition, le mari s'y attelle souvent malhabile comme pour d'autres tâches : « Ils ne savaient pas faire du feu mais une lettre oui ». « Embauchés dans une ferme, d'autres (rares) apprirent vite le métier faisant des fagots, charriant les sacs de grain ».²⁸ En Cévennes, la famille de France est réfugiée dans une ferme. Elle décrit leur lent apprentissage : « Heureusement, mon père a bientôt su établir de bonnes relations avec les villageois. Il leur apprenait à fabriquer du savon avec de la graisse, produire du sucre de betteraves et en échange, ils nous montraient comment gérer la ferme, élever des chèvres, des lapins et des poulets, ramasser les abondantes châtaignes et les faire sécher pour l'hiver, cultiver le jardin et ramasser le foin pour les animaux. Maman devint spécialiste de la délicate tâche d'extraire le miel des ruches. Nous, les enfants, nous ramassions beaucoup de nourriture dans la

²⁷ Dans son ouvrage, *Le Lièvre de Patagonie*, 2009, Claude Lanzman montre comment son père prépare ses enfants à la survie. Il les entraîne à disparaître sans laisser de traces, en simulant des rafles de la Gestapo ou de la Milice, Paris, Gallimard, p.74.

²⁸ Martin de La Soudière, 2011, *Jours de guerre au village, 1939-1950, Années noires, années vertes en Auvergne et Margeride*, Editions du Roure ; p. 95.

nature : les pissenlits pour la salade ou les champignons pour agrémenter les ragoûts; nous avons appris à reconnaître les toxiques et les comestibles ».²⁹ Les réfugiés devinrent des experts dans l'exploitation des ressources du monde rural, vivant dans dans des maisons mal chauffées, sans eau, sans sanitaires.³⁰

Vivre dans des maisons rudimentaires

Il fallait s'accommoder des maisons sans confort des campagnes d'alors. Entretenir un feu fut d'abord un premier apprentissage brutal : celui de Juliette Benichou.³¹ Alain Corbin éclaire cette situation d'enfants confrontés à un monde autre : « La plongée dans la ruralité étrange s'accompagne immédiatement ou à court terme de la séparation d'avec les parents, d'une confrontation d'avec la solitude ».³² Le jeune Léopold, âgé de 14 ans, décrit sa nouvelle maison au cœur de la forêt à Chauffés, une maison délabrée : ses mots traduisent son désarroi d'urbain devenu orphelin : « C'était une bâtisse en ruines, sans eau, sans sanitaire, sans électricité, au début. Les planchers de cette bâtisse de deux niveaux étaient parsemés de trous. L'eau était prélevée dans un puits à 200 mètres accessible par un sentier escarpé. La bâtisse était isolée de Vialas, à trois, quatre kilomètres environ par des chemins séparés par une gorge ou s'écoulait un ruisseau la Planche, je crois... »³³ Dans un entretien avec Sophie d'Agostino³⁴, Antoine, en

²⁹ France Pruitt Juliard, « Survivre avec foi et courage dans une époque troublée : le séjour en Cévennes de la famille Juliard, » op. cit., p. 174.

³⁰ Patrick Cabanel, 2004 « Des juifs et des Justes dans la France rurale », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, 4, pp.134-161. Lire le récit de la famille Fogiel écrit en 1996 par Louis Fogiel. La famille a séjourné de 1940 jusqu'en août 1942 en Basses Cévennes. Ils défrichent une ferme abandonnée et la transforment en une exploitation produisant légumes et fruits en abondance. Ils sont déportés le 26 août 1942. Seuls les hommes ont survécu et vivent en Israël. Ils reviennent à trois reprises en Cévennes.

³¹ Voir le témoignage émouvant de Juliette Benichou « Une saison dans les Cévennes », *op. cit.*, p.308-309 .

³² Danielle Bailly (sous la dir.), 2006, *op.cit.*, Alain Corbin, « Enfants cachés et populations rurales », p.33.

³³ L.S., Correspondance avec Anny Bloch-Raymond, le 24 mars 2010.

³⁴ Sophie d'Agostino, *Les juifs dans le Gard durant la Seconde Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Carol Iancu, Montpellier, 1994.

1995, son cousin, qui avait trouvé cette maison lui répond d'une certaine manière : « Nous ne cherchions pas une salle de bains mais à nous cacher. J'ai expliqué notre situation au service de l'électricité, que nous étions juifs et ils nous ont installé l'électricité ». Cinq personnes ont vécu dans cette maison, de janvier à septembre 1944. Comme dans l'ensemble des maisons, il n'y avait pas d'eau, un WC, en bas des escaliers pour l'ensemble de la maison. Une jeune femme, Camille, apportait le lait chaque jour de Libourette et se chargeait de la corvée de l'eau. Les réfugiés ne savaient pas marcher dans les pierrailles, ils apprirent peu à peu. Les enfants parcourent des kilomètres et découvrent la nature. Pour se rendre au Cours complémentaire, il faut, comme Léopold, traverser la rivière, monter, descendre à travers les bois quel que soit le temps.

Etre un élève comme les autres

Dans les villages de Saint Germain de Calberte, des Rousses, de Vialas ou de Nojaret, Souteyrannes, le premier objectif des parents est la scolarité des enfants. La mémoire n'en est pas une mémoire malheureuse: « Ma sœur et moi étions scolarisés à l'école de Nojaret. Notre institutrice était Mademoiselle S. Dans notre classe unique nous avions des enfants du village...et aussi des citadins réfugiés chez leurs grands-parents: une époque dont je conserve le meilleur souvenir. J'ai appris à lire, à écrire, à compter à l'école de Nojaret ; nous avions une merveilleuse institutrice. C'est ici que j'ai appris à reconnaître les champignons, cèpes, oronges, se remémore Jean Paul,³⁵ « les parterres de jonquilles et de narcisses qui couvraient le flanc du Trenze au printemps m'ont laissé un souvenir inoubliable ». C'est la version « années vertes » largement

³⁵ Hommage aux habitants de Vialas, le 28 mai 2011. Brochure, p.11-13.

explorée par Martin de La Soudière notamment dans l'évocation des petites Lévi.³⁶ Des activités étaient organisées par la femme du pasteur Saint Martin, à Saint Germain de Calberte qui réunissaient les enfants du village. A Vialas, Fanchon, qui avait treize, quatorze ans à l'époque, se rappelle des promenades avec des réfugiés parmi lesquels Robert, originaire de Nîmes, chargé du jardin maraîcher pour sa famille à Souteyrannes. Des bandes d'enfants et de jeunes gens se côtoyaient et se promenaient ensemble.³⁷

Se camoufler dans la nature

La nature est aussi un lieu de cache. Le danger est présent. Les bois des environs du village permet de se dissimuler, d'apercevoir les allers et venues d'étrangers, comme le décrit le jeune Léopold : « Nous pouvions voir de loin la route qui menait de Génolhac à Vialas et nous pouvions guetter tout mouvement insolite. La nature boisée d'anciennes mines tout aux alentours offraient des cachettes que nous avions repérées en cas de danger ». ³⁸ Quant au père de Jean-Paul, « il a su échapper à toutes les montées de miliciens ou d'Allemands en fuyant lorsque cela était nécessaire, avec les nombreux maquisards et sympathisants du village qui venaient nous chercher à notre domicile. ³⁹ Cette complicité avec les habitants se retrouve dans le récit de France. Son père et son oncle « s'engagèrent dans le mouvement (de résistance) et participèrent à de nombreux actes de sabotage⁴⁰. Sylviane évoque Raymond, son futur époux,

³⁶ Martin de La Soudière, *Jours de guerre au village*, *op.cit.*, p. 98.

³⁷ En témoignent Fanchon à Vialas en juin 2011 et mes photos de famille.

³⁸ L. S., Correspondance du 24 mars 2010 avec Anny Bloch-Raymond.

³⁹ Jean-Paul Léon, « Les arrestations du 23 février 1943 en Lozère et à Vialas », *Causses et Cévennes*, *op. cit.*, p.182.

⁴⁰ France Pruitt-Juliard, *op.cit.*, p.176.

« « qui prêtait main forte, la nuit aux habitants pour couper les arbres et barrer la route aux Allemands. »⁴¹

Fréquenter les temples et aller au catéchisme

« Une grande majorité nous considérait comme des réfugiés et ignorait totalement ce qu'étaient des juifs, en particulier tous les fermiers qui nous ont alimentés ».⁴² D'autres témoins disent l'opposé. Il est certain que la majorité des habitants ne savaient pas ce que cela pouvait signifier être juif. La référence essentielle était le peuple hébreu de *l'Ancien Testament*. On appelait les juifs, « les anciens testaments ». Par précaution, vis-à-vis de la communauté villageoise, suivant les conseils des pasteurs, très souvent guide et soutien des familles, certains s'intègrent à la vie religieuse, vont au culte le dimanche. A Saint Germain de Calberte, le pasteur Martin accueille les adultes au temple et à la veillée.⁴³ Les enfants suivent les cours de catéchisme pour ne pas se différencier des autres enfants et se fondre dans le village. David, à Taleyrac près de Valleraugue, avait, en octobre 1943, 7 ans. Il se passionne pour l'histoire huguenote. Il me raconte fièrement qu'« il reçoit le deuxième prix de catéchisme ».⁴⁴ Les jeunes enfants et leurs parents découvrent le protestantisme et certains d'entre eux y sont très réceptifs.

Et les fêtes juives ?

Se fondre sans doute mais les juifs pratiquants respectaient les règles de cacherout et les fêtes en pleine guerre et persécution. Jean-Paul⁴⁵ raconte que son

⁴¹ S.E., entretien du mois de juin 2010 avec l'auteur à Nîmes.

⁴² L. S., Correspondance du 24 mars 2010 avec Anny Bloch-Raymond.

⁴³ *Cévennes, terre de refuge...* p.75.

⁴⁴ Entretien avec David et l'auteur le 2/12/2012 à Paris.

⁴⁵ Jean Paul, entretien à Paris avec l'auteur le 1er Février 2012.

père avait indiqué à ses logeurs qu'ils ne pouvaient pas manger du porc parce qu'ils étaient juifs et que négociant en textiles, il avait pu se procurer du pain azyme pour les Pâques juives en 1943. Se fondre mais ne pas oublier les rites qui maintiennent l'appartenance même de manière discrète. Quant à ma famille, mon étonnement fut grand lors de mon premier passage à Vialas, plus de 40 ans après : « Elise, souriante, avait évoqué ma grand-mère, qui venait de perdre son mari. Elle se souvenait de ses crèmes au caramel et de la petite lumière qui brûlait dans son logement, au troisième étage. »⁴⁶ La lumière célébrait l'anniversaire du décès de son époux, en septembre 1943 (*yohrzeit*). Des rites de deuil et des habitudes alimentaires subsistaient. Notre interlocutrice se rappelait la qualité de pâtissière de ma grand-mère, -on était en pleine pénurie alimentaire- et de cette petite lumière qui l'avait intriguée. Elle n'avait sans doute pas compris sa signification mais elle relevait l'étrangeté de ce rite.

Se convertir pour se protéger et par conviction

Tout au long de cette période, la manière de se protéger était de paraître non juif, de se faire baptiser. A leur demande, les réfugiés juifs obtiennent de faux certificats de baptême. A Mende, « Ils voulaient se faire baptiser bien que Joseph [Bourdon, le pasteur] leur dise que c'était contre leur race que (les Allemands) en avaient plutôt que pour la religion, elle ne les intéressait pas ».⁴⁷ Pour un certain nombre de réfugiés, le baptême fut aussi une demande de conversion par conviction. Robert est présenté pour baptême dans le petit Temple, par le pasteur Lauriol, le 18 décembre 1942.⁴⁸ « Robert », nous explique sa veuve, « avait une grande admiration, un grand respect pour l'intelligence et l'ouverture d'esprit du

⁴⁶ Retour à Vialas, « Il ne fallait pas que le bébé braille », *op. cit.*, p.183-188.

⁴⁷ *Cévennes, terre de refuge, op.cit.*, éd. 2006, p. 323.

⁴⁸ Bibliothèque de la Maison du protestantisme, livre de baptême, Nîmes

pasteur Lauriol ». ⁴⁹ « Il a sauvé sa famille et lui avait indiqué une filière du refuge ». La famille a été logée gracieusement par Madame Rauzier, membre de la Résistance à Vialas, ⁵⁰ Leur fils va fonder une lignée protestante en se mariant après guerre. Mais au grand regret de son épouse, ses parents n'assistent pas au mariage. « Pourtant », souligne-t-elle, ne comprenant toujours pas ce refus, « ce sont les protestants qui les ont sauvés ». La conversion est la phase ultime de reconnaissance de dettes, d'identification au sauveur. Mais elle est aussi pour les proches, un abandon de filiation; de l'héritage du père et de la mère. Ainsi peut-on comprendre l'absence des parents au mariage de leur fils.

Ce processus de conversion commence parfois très tôt depuis l'intégration du jeune garçon chez les éclaireurs unionistes, un facteur très favorable puis le sauvetage dans des familles protestantes qui cachent le jeune homme et ensuite l'action d'un pasteur qui joue la fonction de guide tutélaire. C'est le cas sans doute de J.P.L, originaire d'Alsace, qui jeune homme réfugié à Nîmes, entre aux éclaireurs unionistes et à la Fédération protestante, ce qui lui « ouvre les portes de bien des familles protestantes de toutes conditions » ⁵¹... puis se cache en septembre 42 à la campagne, à Saint Bauzille de Putois (Gard) grâce à Maurice Delteil, avocat général de Nîmes ». Ses deux parents ont été arrêtés dans les Vosges. Il se sent très vite proche du protestantisme. Il se convertit et devient un fervent protestant et un généreux donateur au temple de son village d'origine, Gundershoffen (Bas-Rhin). Mais ses origines juives demeurent un sujet tabou

⁴⁹ Elie Lauriol est fondateur de *l'Avant-Garde*, journal populaire du christianisme social et de *Semilles* avec Maurice Albaric à Nîmes, J. Jouanen à Vialas (Lozère).

⁵⁰ S. E., entretien, Nîmes avec l'auteur, juin 2010.

⁵¹ Pasteur Aimé Bonifas, *Les protestants nîmois durant les années noires 1940-1944*, Montpellier, Presses du Languedoc, Max Chaleil éd, p. 67.

dans sa famille. Sa fille n'a appris l'origine juive de son père qu'à l'âge de quatorze ans.⁵²

Ces métamorphoses s'opèrent progressivement. Wanda, jeune étudiante en médecine en 1938, à Montpellier, d'origine polonaise est sauvée par un autre étudiant en médecine, résistant qui la cache à Alès (Gard) puis, à la Planche près de Vialas : « Sous la protection de tous », écrit-elle, y compris des gendarmes et aidée par différentes familles dans écarts de Vialas ». Elle se marie avec son protecteur, Maurice, « est bénie par le pasteur Burnand qui a beaucoup secouru de réfugiés à Vialas ».⁵³ « Elle portait une croix protestante et adhérait aux paroles de respect et d'amour de la communauté protestante, me confie son fils. Ses enfants ont été baptisés protestants : « Elle voulait protéger sa descendance ». Elle s'est tout à fait intégrée au paysage des Cévennes et à sa famille d'adoption. Son fils, protestant qui a toujours connu les origines juives de sa mère, participe activement aux activités du temple, y prêche tout en se sentant proche du monde juif. Dans les Cévennes, c'est au temple que bat le pouls du village. Il n'est pas possible de ne pas le fréquenter.⁵⁴ Après guerre, certaines familles et jeunes réfugiés des Cévennes vont jusqu'au bout de cette métamorphose en optant pour le protestantisme, soit pour se protéger de l'antisémitisme et des horreurs vécues, soit par imprégnation progressive des lieux ou pour toutes ces raisons à la fois.

⁵² Entretien téléphonique avec sa fille, en décembre 2011

⁵³ Fiche 12, enquête conduite par Jean Louis Pantel pour le Club cévenol, sans date (1982-1984 ?).°

Notons aussi qu'un membre de cette même famille protestante a conduit un processus inverse. Portant en lui l'image d'une tante à forte personnalité, juive dans ses manières d'être, de parler des choses de la vie, ses pulsations, son existence, l'un d'entre eux a été attiré par le questionnement et l'aspect rituel du monde juif. Dans ce mouvement, il respecte le repos du Shabbat et les rites de cacherout, suit des cours de Talmud, a écrit un ouvrage de commentaires talmudiques et participe à la rédaction du mensuel du judaïsme, *l'Arche*. C'est pour lui une « adoption » et non une conversion.

⁵⁴ Je m'y suis rendue régulièrement au cours de ce travail. Dans ces lieux se trouve le cœur de cette mémoire et celle de l'histoire des Cévennes. Le banc en granit offert par la famille Juliard, le 2 juin 2005 au village est adossé au temple.

Les enfants se marient avec des protestants ou leur variante quaker, - les quakers ont joué un rôle essentiel dans le sauvetage des familles juives dans le Sud de la France- et la famille ne se reconnaît plus juive. C'est ainsi que France est devenue quaker aux Etats-Unis, cachée par une quaker en Cévennes et conquise par la qualité de ce monde. Elle raconte dans son ouvrage qu'elle a beaucoup souffert d'être juive durant la guerre.⁵⁵

La population cévenole grâce au long travail de collecte, à l'engagement des historiens, a pris conscience de l'importance de son rôle et de sa place dans le sauvetage des populations réfugiées et parmi elles, celui des Juifs. Ce retour sur l'expérience passée, tout à fait exemplaire, a été pionnier et a été prolongé par de nombreux travaux sur les populations cachées et protégées dans d'autres régions en France et en Europe. Il a mis en évidence ces menus faits de résistance civile non inscrits dans les archives qui ont construit l'histoire de cette période, dévoilé le rôle protecteur de villages entiers. L'approche ethnologique, au présent, sur les lieux mêmes des événements, à la rencontre des réfugiés et des habitants permet une approche personnelle, intimiste de l'interaction entre les deux mondes juif et protestant, à l'écoute de la modestie, de la discrétion des sauveurs et des sauvés. Elle appréhende de manière directe ou intérieure les chocs et les traumatismes perçus durant cette époque par les réfugiés. Elle réceptionne les secrets des témoins et perçoit, à travers leurs longs silences, le coût de leur survie. Elle révèle aussi les nouvelles fabriques identitaires du monde juif, sa capacité d'inventivité et de métamorphose. Celui-ci est apte à se fondre dans un paysage inconnu afin de se protéger. Pour autant, le monde juif n'oublie pas les rites et l'héritage qui

⁵⁵ France Pruitt Juliard, as told by Judy Priven, 2005, *Faith, Courage and Survival in a Time of Trouble*, Maryland, Bethesda.

maintiennent son appartenance même s'il advient à certains d'entre eux de mettre à distance leur lien avec le judaïsme en adoptant d'autres traditions bibliques. « La construction du lien, le réglage de la distance avec le judaïsme sont partie prenante des identifications au monde juif. » (Chantal Bordes-Benayoun). Ces deux approches, l'historique et l'ethnologique, ne s'excluent pas. Elles sont à la fois nécessaires et complémentaires afin de saisir les aspects les plus controversés et les plus irritants de cette époque et de ses prolongements dans le présent.

Références bibliographiques

BAILLY D. (dir), *Enfants cachés, Analyses et Débats*, 2006, Paris, L'Harmattan.

BLOCH-RAYMOND A. (dir. de), *Hommage aux habitants de Vialas*, 28 mai 2011.

BLOCH-RAYMOND A., 2011 « Retour à Vialas, sur les traces familiales : Il ne fallait pas que le bébé braille in *Causses et Cévennes*, 1, *L'accueil des juifs en Cévennes, 1940-1944, nouveaux documents*.

BLOCH-RAYMOND A., [1987] , 2012 « Séjour en Cévennes de familles juives originaires de Nîmes et de l'Est de la France », in JOUTARD P, POUJOL J, CABANEL P. (dir. de), *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, Nouvelles Presses du Languedoc.

BONIFAS A., 1993, *Les protestants nîmois durant les années noires 1940-1944*, Montpellier, Presses du Languedoc, Max Chaleil éd.

CABANEL P., 2005, *Juifs et protestants en France, les affinités électives, XVIe-XXIe siècle*, Paris, Fayard.

CABANEL P. et FIJALKOW J (dir. de), 2011, *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris.

CABANEL P., 2011, « Les destins des juifs dans le « rural profond » : essai de typologie à partir du sud-est du massif central, *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris, FIJALKOV J, CABANELP (dir de), éd. de Paris, Max Chaleil,

CABANEL P., [1998], 2013, *L'Histoire des Cévennes*, Paris, PUF.

CABANEL P., JOUTARD P., SEMELIN J., WIEVORKA A 2013 (dir. de), *La Montagne-Refuge. Accueil et sauvetage des Juifs autour du Chambon-sur-Lignon*, Paris Albin Michel.

CABANEL P., 2004, « Des juifs et des Justes dans la France rurale », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, 4.

CORBIN A., 2006, « Enfants cachés et populations rurales », in Danielle Bailly (dir.de), in *Enfants cachés, Analyses et Débats*, Paris, L'Harmattan.

D'AGOSTINO S., 1994, *Les juifs dans le Gard durant la Seconde Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Carol Iancu, Montpellier.

GIRARD P., 1976, *Les Juifs de France*. Paris, Calmann-Lévy.

HALBWACHS M., *La Mémoire collective*, Albin Michel, [1950], 1999.

JABLONKA I., 2012, « Ecrire l'histoire de ses proches, *Pour une micro-histoire de la Shoah* », (ZALC. C., BRUTTMANN T., ERMAKOFF I. et MARIOT N., (dir. de), Paris, Seuil.

JOUTARD P., POUJOL J., CABANEL P., (dir. de), [1987,] *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, 5^e éd 2012, Nouvelles Presses du Languedoc.

KAYSERS R., 2011, *L'intoxication nazie par la jeunesse allemande*, Paris, L'Harmattan

KRIEGEL A. , 1985, « De la Résistance juive », « Survie et sauvetages des juifs de France, au raz des pâquerettes, éléments pour une nouvelle recherche », *Pardés* .

LEPLAY M., 2006, *Les Eglises protestantes et les Juifs face à l'antisémitisme au vingtième siècle*, Lyon, éditions Olivetan.

LANZMANN Cl., 2009, *Le Lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard.

LAPIERRE N., 2006, « Le Sauve qui peut de la politique et du savoir » BAILLY, D., (dir.de), *Enfants cachés, analyses et débats*, Paris, L'Harmattan.

LEON J.-P., 2011, « Les arrestations du 23 février 1943 en Lozère et à Vialas », in *Causses et Cévennes*. 1.

POUJOL J., « La phase préparatoire du maquis allemand », in JOUTARD P, POUJOL J, CABANEL P. (dir. de), [1987,] *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, 5^e éd. 2012, Nouvelles Presses du Languedoc.

PRUITT JULIARD, France, 2005, *Faith, Courage and Survival in a Time of Trouble, Maryland, Bethesda*.

SEMELIN J., 1989, *Sans armes face à Hitler. La résistance civile en Europe (1939-1945)*, Payot.

SEMELIN J., 2011, « *Histoire régionale de la Shoah en France Déportation, sauvetage, survie* », in. *Histoire régionale de la Shoah en France*, Les Éditions de Paris, FIJALKOV J, CABANELP (dir.), éd. de Paris, Max Chaleil.

SEMELIN J., 2011, *Face au totalitarisme, la Résistance civile*, Paris, André Versaille.

SEMELIN J., 2013, *Persécutions et entraides dans la France occupée. Comment 75% des juifs ont échappé à la mort*, Paris, Le Seuil/Les Arènes.

SIMON L., 1985, *Les juifs de Nîmes et du Gard durant la Seconde Guerre mondiale de 1939-1944*, Nîmes, éd. Lacour.

SIRAT R.-S., 2006, (dir.), *Héritage de Rachi*, Paris, Tel Aviv, Editons de l'Eclat.

LA SOUDIERE M. De, 2011, *Jours de guerre au village, 1939-1950, Années noires, années vertes en Auvergne et Margeride*, Editions du Roure.

WEILL-GERBERT D., BLOCH-RAYMOND A. , 2011, « Péripéties et rôle des réseaux de résistance juifs et protestants, 1940-1944 », in *Diasporas Histoire et Sociétés*, 19, Toulouse, PUM.

[Retour à la page d'accueil](#)